

J'aurais tellement aimé que tu sois là

Daniel Brière et Evelyne de la Chenelière

Numéro 150 (1), 2014

L'appel de Berlin

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71602ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brière, D. & de la Chenelière, E. (2014). J'aurais tellement aimé que tu sois là. *Jeu*, (150), 15–19.

J'AURAI TELLEMENT AIMÉ QUE TU SOIS



Daniel Brière et
Evelyne de la Chenelière

Les 8 et 9 septembre 2013, dans les moindres recoins du Goethe-Institut Montréal, Daniel Brière et Evelyne de la Chenelière ont présenté *Berlin appelle*, un parcours déambulatoire réunissant le théâtre et l'installation vidéo. Le tandem souhaitait rendre compte du choc qu'il a ressenti au contact « d'une ville qui ne ressemble à aucune autre ».

Le texte qui suit, échange téléphonique entre Berlin et Montréal, est tiré de ce spectacle.

DANIEL – Allô ? Allô ? Tu m'entends ? Je disais que j'aurais tellement aimé que tu sois là ! Je t'entends mal. Tu m'entends ? Allô ? Ah oui, je t'entends, ça y est, je t'entends ! Tu m'entends ? Allô ! Quoi ? Oui, je t'entends, mais je m'entends en écho ! Je m'entends moi-même en écho, alors ça fait un délai ! Non, un délai !

Ça avait l'air tout près sur le plan, mais c'est super loin, j'ai marché quatre heures. Tu regardes le plan, ça a l'air proche, mais en fait c'est loin, c'est grand, je veux dire, c'est étalé. C'est beau, mais pas comme quand on dit que c'est beau. Ce n'est pas vraiment beau, mais c'est tellement wow. Donc, à la fin, j'ai pris le métro, vraiment bien organisé, bien fait, ils ont de bons métros, je veux dire. Ça marche, ce n'est pas compliqué, tu n'attends pas, tu ne te perds pas. Non, tu ne te perdras pas. Eille, sais-tu quoi ? Les notes du métro, tu sais les notes pour dire que les portes vont fermer ? Tu sais dans la chanson de *Berlin Calling*, le film de Hannes Stöhr ? C'est vraiment les notes du métro. Je les ai enregistrées, écoute.



Evelyne de la Chenelière
dans *Berlin appelle*, présenté
au Goethe-Institut Montréal
en septembre 2013.
© Michel de la Chenelière

Je pense que j'ai mangé mon poids en bretzels. Tu sais, la place dans *Les Ailes du désir* ? Tu sais, quand le vieux regarde la place et dit : « Potsdamer Platz, Potsdamer Platz » ? Tu te souviens ? Ben, je suis là, là, je vois la place. Ben, dans le film c'était avant la chute du mur, alors c'est différent, mais je suis là, Potsdamer Platz.

J'ai marché dans le quartier Mitte vers 21 h. Je passe devant une galerie, les portes sont grandes ouvertes, un vernissage, j'entre. Il y a un gars, déguisé en femme, qui chante. Son soutien-gorge est par-dessus son t-shirt. Il y a un autre homme, en habit de monsieur, lui, costume-cravate. Il marche à quatre pattes en se faufilant à travers les spectateurs. C'est malade.

Plus tard, j'entre dans une salle de concert, gratuitement parce que c'est déjà commencé. Il y a un chef et son orchestre, tous sont habillés comme un orchestre classique, sauf que les musiciens n'ont pas d'instruments, à la place chacun a une boîte en carton grâce à laquelle il produit des sons, avec un archet. Les boîtes sont de différentes tailles, alors ça fait des sons différents. Il y a des boîtes de réfrigérateurs, de télévisions, de batteries de cuisine, de robots culinaires. Le premier violon, c'est une boîte de caméra vidéo, une boîte de quelque chose de cher, tu comprends, parce que le premier violon, c'est le plus important. Le chef d'orchestre explique aux spectateurs que les musiciens interprètent une œuvre contemporaine très complexe, destinée à un orchestre classique, et que si les boîtes en carton ont remplacé les instruments, c'est pour protester contre l'argent, ou le manque d'argent, je n'ai pas bien compris, mais c'était beau et étrange, et les spectateurs étaient très sérieux. L'art, ici, c'est sérieux. Je veux dire, c'est plein d'humour, mais c'est quand même sérieux. Les Allemands excellent dans le sérieux.

Je prends des photos toute la journée. Je ne vois aucun des films du Festival, j'ai trop envie de marcher. Je suis allé au Tiergarten, un super beau parc où il y a un monument à la mémoire des homosexuels exterminés par les nazis. C'est d'une grande beauté. Il y a une pièce carrée grise, un genre de boîte avec une petite ouverture pour regarder à l'intérieur. On voit un film où deux hommes échangent un long baiser. Les deux jeunes hommes, très beaux, s'embrassent longtemps, sensuellement, silencieusement, en se touchant parfois le visage, les cheveux, c'est tellement fort, et doux, et sobre à la fois. J'ai regardé la séquence au moins dix fois. Savais-tu qu'il y a environ 50 000 homosexuels qui ont été condamnés et qu'on ne sait pas exactement combien sont morts ?

EVELYNE – J'ai vu un spectacle de René Pollesch dans un champ, avec des roulottes et des voitures. Les acteurs sont toujours filmés, et leur image est projetée sur des écrans, parce qu'ils jouent parfois à l'intérieur des roulottes. La caméra et les micros au théâtre, est-ce vraiment, comme certains le disent, une « colonisation du théâtre par le cinéma » ? C'était malade, toujours politique, comme dans le spectacle de Frank Castorf, où les acteurs torturaient une poupée grandeur nature à l'effigie de... Frank Castorf. C'était drôle, ça parlait du milieu ouvrier, mais je n'ai pas tout compris, évidemment. J'ai reconnu son actrice, celle qu'on aime, celle que nous avons vue dans *Endstation Amerika* au FTA. Elle est toujours aussi bonne. Ce jeu d'acteur exalté, outré, artificiel, qui devient souligné tel un langage scénique, donne, contre toute attente, accès à une émotion crédible. Distance, ironie et subversion sont au rendez-vous. Faire du théâtre, c'est se dérober au mensonge de l'illusion.

Allô ? Allô ?
Tu m'entends ?

[...]

Je t'entends mal.

Tu m'entends ?

Allô ? Ah oui,

je t'entends, ça y est,

je t'entends !

Tu m'entends ?

Allô ! Quoi ? Oui,

je t'entends [...]

C'était la demi-finale de la Coupe, j'ai regardé le match sur un écran géant dans un parc. On mangeait des saucisses et on buvait des bières, c'était *cool*. Les gens aiment le foot, mais la question du nationalisme est toujours délicate. Il y avait des drapeaux, mais on m'a dit qu'il y a peu de temps que les gens assument le drapeau allemand. C'est encore très présent, la honte et la culpabilité.

L'équipe a perdu le match, mais j'aurais aimé voir la fête si elle avait gagné.

Peter Klaus m'a fait visiter l'Université Freie : vraiment beau campus. La bibliothèque est en forme de cerveau : vraiment belle architecture.

Il m'a aussi amenée aux lacs. Je ne savais pas que Berlin était entourée de lacs. Les gens se baignent, on se croirait ailleurs. À Potsdam, qui est un peu le Longueuil de Berlin, le théâtre est au bord d'une rivière ; c'est le Hans Otto Theatre. C'était mon quatrième *Woyzeck* de la semaine !

J'ai acheté une peinture à un artiste du Tacheles. Tu sais le squat dont je t'ai parlé ? Il m'a dit que la ville va bientôt détruire tout ça, mais que c'est tellement compliqué administrativement qu'ils ont encore de bonnes années devant eux. L'esprit qui règne, c'est difficile à nommer. Je dirais « frénésie », presque « hystérie », ou plutôt « tentation de l'hystérie ». Il faut encore que je cherche. Il y a sûrement un mot allemand. Les Allemands ont des mots pour tous les concepts, tout le concevable. Ils ont un questionnement perpétuel sur la vérité, sur notre perception de la vérité. Ils ont un passé omniprésent, mais aussi des revendications politiques et sociales très actuelles, et une recherche formelle. Oui, c'est ça : l'amertume historique, la politique contemporaine et la poésie. L'art se dérobe au mensonge, et rend compte de l'étendue du malaise, et de cette oppression diffuse, et de l'aliénation. On en a souvent parlé, toi et moi. Au théâtre, il faut absolument fustiger quelque chose, même si l'ennemi est aujourd'hui invisible.

Comment expliquer ce sentiment de découvrir et de reconnaître simultanément ? L'art serait-il, au fond, une procession hors de l'ombre, un surgissement, puis une représentation de ce qui autrement demeurerait refoulé, contracté, réfugié ? Je me suis mise sur une liste d'attente et puis ils m'ont fait rentrer : *Zweiland*, un spectacle magnifique de Sasha Waltz au Radialsystem V, un super beau lieu, une ancienne usine au bord de la Spree. J'aurais tellement aimé que tu sois là. Ça m'a rappelé quand on a vu *Körper* ensemble à Montréal. Tu te souviens ?

DANIEL – Allô ? T'es là ? Je disais que j'aurais tellement aimé que tu sois là. Tiens, ça va t'amuser, j'ai pris en photo les affiches de la saison à la Schaubühne et à la Volksbühne. C'est vraiment devenu des clichés qu'on connaît bien, mais qui me plaisent encore : les acteurs avec des airs dépressifs, micro à la main, le maquillage qui coule, bien *trash* et, en ce qui concerne la Volksbühne, un petit côté clochard. Il y a dans Berlin quelque chose de totalement assumé, quelque chose d'entier. Tu vois, l'art est partout, l'art côtoie les usines, la rue, la gauche, la droite.

EVELYNE – Il faudra encore que je réfléchisse. Comment décrire ce que je vois dans les œuvres d'art et qui me parle tant ici ? Quelle est la constante dans toutes ces formes si différentes les unes des autres ? Est-ce le désir de comprendre, le désir de nommer ce désir, le désir du désir, le désir de construire, de changer, de considérer le potentiel extraordinaire du temps, un temps qui ne ferait pas que défraîchir ou abîmer ou corrompre, mais un temps qui nous rapprocherait peut-être de la sagesse, du pardon, de la connaissance, de la conscience, de l'intégrité ? Voilà, l'intégrité, devenir lentement et absolument soi, se méfier des engouements collectifs et des évidences, de ce qui est implicite ou convenu, et ne jamais perdre la raison, mais faire la fête, oui, faire la fête, ça oui, faire la fête avec des gens qui viennent de partout.

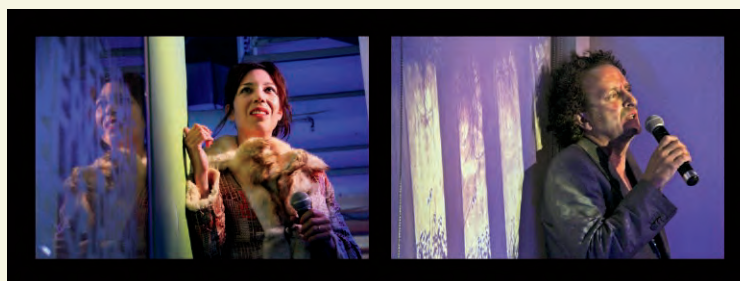
Faire voir que nous sommes comme ça, nous, à Berlin. Nous aimons ceux qui viennent d'ailleurs, nous aimons nos Turcs, nous aimons ceux qui viennent de partout, nous aimons les Grecs, les Italiens, les Yougoslaves, les Coréens, les Marocains, les Portugais, les Espagnols, les Tunisiens, les Algériens, les Français, les Polonais, les Vietnamiens et les Anglais. Chérir l'étranger, chérir l'étrangeté, les franges et tout ce qui dépasse, pour que jamais plus... cela soutient tout le reste, et toujours se demander ce que l'histoire cherche à nous apprendre, et quel aveu on veut encore nous arracher.

Je n'ai jamais eu aussi froid que lorsque j'ai eu froid à Berlin. Je n'ai jamais eu aussi chaud que lorsque j'ai eu chaud à Berlin. Est-ce le fruit du hasard ? Est-ce un hiver exceptionnel ? Est-ce la canicule de juillet ? Est-ce une sorte de loi qui fait que tout est plus intense à Berlin ? Ou bien est-ce que c'est moi qui suis différente là-bas ? Je veux dire ici, puisque j'y suis, ici, où le monde des formes est si précieux, parce que dans ce monde, c'est l'intensité, jamais l'autorité, qui crée le désir et parfois l'adhésion.

DANIEL – Il y a un renard qui vit dans un chantier à côté de l'appartement. Je me demande s'il a déjà traversé la ville. Je l'ai vu encore ce matin. J'ai pensé au mur et je me suis demandé : les animaux, avec le mur, est-ce qu'ils passaient d'Est en Ouest et vice-versa ? Je veux dire, à part les oiseaux, bien au-dessus de tout ça. J'ai du mal encore à me figurer le tracé exact du mur quand je marche dans Berlin.

© Michel de la Chenelière

EVELYNE ET DANIEL – Je suis allé, bien sûr, à Checkpoint Charlie. J'ai tenté d'imaginer le mur dressé qui divisait la ville, et ceux qui ont franchi ce mur de la honte, et je me suis dit : le mur est tombé, mais combien de temps la honte demeure-t-elle ?



J'ai aussi pensé que, dire du mur qu'il est tombé, parler de la *chute* du mur de Berlin, comme d'une chute de neige, ça évoquait pour moi un accident, un phénomène hors de la volonté des hommes, comme un arbre tombé pendant l'orage ou la perte des cheveux. On devrait plutôt parler de la destruction du mur, de la démolition du mur, de la pulvérisation du mur, de son anéantissement, de sa mise en miettes, ce serait plus actif comme termes.

Bref, en regardant le renard, je me suis demandé s'il savait qu'il était un *Ossi* (dénomination désignant les habitants de l'ex-Allemagne de l'Est), ou s'il savait qu'il était Berlinois, ou même s'il savait seulement qu'il était renard. John Kennedy a dit : « *Ich bin ein Berliner.* » Dany Laferrière a écrit : « Je suis un écrivain japonais. » Flaubert a dit : « Madame Bovary, c'est moi. » C'est dire qu'on peut être ce que l'on veut et venir de n'importe où. Quelle liberté et quel vertige !

Moi, je ne sais plus trop qui je suis dans tout ça. Il faut dire que la crise d'identité est justement l'un des fondements de l'identité québécoise, alors on peut bien rêver d'être un autre, d'être autrement, de venir d'ailleurs, et si on ne peut pas venir d'ailleurs, on peut au moins aller ailleurs, aller voir ailleurs quel est le prix de la liberté. ●

Comédien, auteur et metteur en scène, **Daniel Brière** est également codirecteur artistique du Nouveau Théâtre Expérimental. Il a participé à près de 25 productions théâtrales.

Comédienne, auteure et metteuse en scène, **Evelyne de la Chenelière** a écrit une vingtaine de pièces, parmi lesquelles *Désordre public*, *Les pieds des anges*, *L'imposture* et *Une vie pour deux (La chair et autres fragments de l'amour)*.